

Jean pierre Morcrette

Rancho mirage

nouvelle

Rancho Mirage

Pasquin pensa, finalement, que ce n'était pas si difficile de ne plus faire l'amour. Il voulait dire que ce n'était pas sorcier de ne plus baiser.

Depuis que Lisa était partie, il s'était juré de ne toucher aucune femme au monde. Et il avait tenu parole. Ce n'était pas en regardant le plafond de la chambre du motel qu'il allait faillir à sa promesse. Le départ de sa femme l'avait transformé. Certes il se complaisait parfois, après une soirée agitée par l'alcool, son unique faiblesse, à se remémorer les femmes qu'il avait connues. Les mouches au plafond suffisaient au compte. Treize. Treize corps, les uns offerts, fragiles, tendres,

sollicités ou payés sans trop se poser de questions ; les plus rares, dont celui de Lisa, échangés selon un rituel païen chargé de dévotion, exigeant cérémonial, transcendance. Non, ce n'était pas sorcier de ne plus faire l'amour. Pasquin se dit qu'il valait mieux écarter ces souvenirs, éviter de les ressasser sans fin. Un simple afflux sanguin matinal n'aurait pas raison de sa volonté. Un artefact en somme. Le mot lui plut.

Breakfast it is served! La serveuse, une Mexicaine, balançait tous les matins son mauvais anglais à travers la porte. Lentement, il lui répondait *okay, okay*, attendait cinq minutes, puis ouvrait et tirait vers lui le plateau déposé sur le paillason. Moins de poussière rouge qu'hier. Il fera moins de vent aujourd'hui, et moins chaud. Pasquin envisagea de téléphoner au gérant pour l'air conditionné. Quinze jours qu'on lui promettait la réparation. Pas tant pour la chaleur qu'à cause des mouches. Il désirait moins de mouches aussi. D'une manière générale, l'adjectif *moins* cernait ses pensées. C'est de tout qu'il voulait moins. Il but le café, laissa le jus d'orange industriel, toucha à peine aux œufs et aux toasts beurrés qui craquaient sous la dent, puis il décida de reprendre le début de son histoire rabâchée depuis

des semaines. Pasquin supposa que la perte de sa femme et le manque, le vide évident qui avait suivi, avaient définitivement provoqué chez lui une répulsion vis-à-vis du sexe. Non, ce n'était pas ainsi qu'il fallait le dire. Définitivement, répulsion, sexe ; ces mots le poussèrent à se moquer, à grimacer. Il savait bien que rien n'était définitif. Que répulsion et sexe avaient à voir entre eux, liés, baisant, baisés comme avec la mort ; et, cherchant une formulation plus juste, il n'en trouva aucune. Délicatement, il souleva le store de la chambre.

Dehors, le soleil déjà écrasait tout. Sa voiture grise couverte de poussière était devenue rouge. La serveuse, pour des raisons qu'il préférait ignorer, passait encore devant la porte, droite, la poitrine tendue sous une blouse blanche, le cul serré dans une jupe noire. Il la reconnaissait aux sons de ses pas traînants. Pourquoi ne pas le laisser tranquille ? Le bobard qu'il avait inventé — il écrivait un roman, avait besoin de solitude, de concentration — ne devait convaincre personne ici, y compris lui-même. Il s'en moquait. Caressant son badge accroché à la chemise, Kevin Stevens, le gérant, avait accepté sans sourciller le paquet de dollars posé sur le comptoir. Il lui avait demandé ce que racontait son livre

et Pasquin avait fourni, résumé en trois phrases et sans dévoiler la mort des amants, l'intrigue d'un mauvais bouquin survolé les premiers jours de son séjour au motel. Le gérant avait répondu que ça donnait envie. L'ambiguïté du ton pouvait aussi bien supposer le contraire. Le personnel le respectait. Les repas étaient livrés sur le pas de la porte. La femme de ménage afro-américaine, une *nigger* a dit Stevens, attendait neuf heures le matin, le moment de sa sortie quotidienne, pour commencer le nettoyage. Seule la serveuse mexicaine l'inquiétait. Puis, il y avait les appels téléphoniques de Stevens. Tout était OK ? Oui, à part la clim, tout allait bien, il avançait. Son livre avançait, mentait-il. Pasquin, revenant vers le lit, s'y allongea et pensa au cul de la serveuse aperçu à deux ou trois reprises. Ce n'était pas la vision de ces fesses qui l'agitait, mais ce qu'elles déclenchaient en lui de nouveau. Un rien de désir. C'était la première fois que ça lui arrivait, depuis que sa femme l'avait quitté, depuis sa disparition. Pourquoi cette fille-là ? Une caricature, cette serveuse sexy, quand même une *beaner* pour le gérant ; on pouvait en voir des dizaines dans des publicités pour sodas, hamburgers ou boîtes de chili con carne. Certes, il l'aurait auparavant regardée, en

rigolant, sans penser à mal, pour la forme. La disparition de Lisa avait provoqué chez lui des actes déconcertants. À Montréal, il avait tout d'abord lâché son emploi, lui, le paragon de son entreprise, premier arrivé et dernier à partir des bureaux sur les rives du Saint-Laurent. Ce n'était pas le plus difficile, même pour un homme attaché à la valeur du travail ; et aussi à l'argent. Puis, après un voyage de plusieurs mois de continent en continent, revisitant les lieux où ils s'étaient rendus à deux, Lisa et lui, il avait échoué dans ce motel californien, au bord d'une grande route poussiéreuse, abandonnant l'idée de traverser la frontière mexicaine pour aller tout au bout de l'Amérique du Sud, en Patagonie. Le nom sonnait pour lui comme un naufrage, une agonie, une agonie ridicule. Vraiment.

Maintenant, installé dans ce motel d'une petite ville insensément construite en plein désert, il avait la ferme intention de n'en pas en bouger de sitôt. Aucun problème d'argent ; espèces, cartes de crédit veillaient dans son portefeuille, il pourrait vivre jusqu'à cent ans. S'il en avait envie. Pasquin pensa qu'il attendait un miracle, une mort ou une résurrection. Quelque chose qui tenait des deux à la fois. Le voyage n'était en rien une solution. La

vue des objets et des gens qu'il ne connaissait pas le détournait de sa méditation. Non, pas de la méditation ! Rien. Ou ce qu'il reste de la chose une fois qu'on l'a nommée. Alors, quelque chose qu'on ne pouvait pas nommer. En tout cas, pas lui. Il était là, en vie, s'alimentant, respirant. Le sang coulait en lui, parfois trop, surtout au petit matin dans le lit. Pasquin se leva, prit une douche, se rasa, puis s'installa dans le fauteuil à bascule, le dos à la fenêtre. Les stores étaient fermés. Il avait renoncé à écouter la radio pour échapper aux bruits extérieurs. Il aimait mieux encore entendre les voitures et les camions plutôt que les speakers idiots des radios idiotes qui faisaient semblant de parler aux solitaires, reclus dans leur chambre de motel. Pasquin jugea qu'il était souhaitable de penser autrement. Il n'en eut pas la volonté. Il préféra se chasser de la tête ce cul qui le troublait. C'était bien vrai que finalement ça n'était pas si difficile de ne plus faire l'amour. Mais la vue ? Comment s'en accommoder ? Ces artifices de retraite forcée, ersatz de cloître ou de cellule monacale, il commençait à en douter. Ce n'était pas pour lui, Xavier Pasquin, marié à Lisa, une femme intelligente, superbe, qu'il aimait comme il avait l'impression de ne jamais

avoir aimé, avec qui il formait un couple ouvert, curieux de tout, informé, cultivé, jalouse. Non, ça n'avait aucun sens de faire durer ce cirque. Pourquoi ce refus d'admettre l'évidence, la disparition de Lisa, ou sa mort. Pourquoi choisir ? Il lui fallait décider en homme raisonnable, et il avait toujours été un homme raisonnable. Pasquin regarda la bouteille de whisky sur la table de chevet. Certains de ses anciens collègues s'en sifflaient pas loin d'une par jour. Mais pas seuls cloîtrés dans une chambre de motel ! En société, en causant de sport, de politique, de météo, de chiffres d'affaires à l'exportation, de frais généraux, de bilans ; et de femmes, de seins, de culs de femmes.

Depuis qu'il aimait Lisa, le sexe c'était de l'amour, et l'amour c'était le sexe ; du moins avec elle. Pasquin sourit à l'idée de croire à ces puérités. Qu'importent les enfantillages, l'amour est innocent, se fout de tout, même de la mort, *and so on*. Sa femme Lisa était partie, avait disparu, ou était morte. La vie est ainsi faite. L'amour se meurt, tout le bordel. Pasquin préféra alors retourner au lit plutôt que de se balancer, ce qui avait tendance à le faire divaguer vaseusement. Les mouches l'occupèrent un moment, puis le souvenir de Lisa l'emporta. La raie

de ses fesses, les muscles de ses cuisses, le sourire juste esquissé et cette manière siffloteuse de prononcer les S. Il la prenait à la moindre occasion ; ou elle le prenait. Chaque fois qu'il sentait l'envie ; ou dès qu'elle le provoquait. Ce qui faisait souvent. Les mots étaient rares ou, au contraire, un déferlement de paroles pas toujours intelligibles éclatait. Des mots d'amour ordinaires tenaient une place extraordinaire. Ou bien des saloperies, les pires insanités, pouvaient s'accompagner des pires actes. Et ils le savaient bien, eux deux, que ce qu'ils faisaient était précieux, précaire, proche de la fin, de la disparition, de la mort. Pasquin sorti. Avant d'ouvrir complètement la porte, il jeta un œil à gauche, à droite. Il ne voulait absolument pas ne serait-ce qu'entrevoir la serveuse. Personne en vue, il pouvait faire sa promenade quotidienne, comme le prisonnier qu'il était de son plein gré. Il longea les murs du motel, s'efforçant de contourner les cuisines. S'il ne pouvait les éviter, il devait marcher tête baissée sans regarder dans leurs directions. Le terrain vague d'en face était son objectif. À demi caché par un bosquet ridicule d'arbres secs, cet endroit devenait le prolongement de sa chambre pour une heure. Il vit ses pieds déjà remplis de poussière, le sol

rouge, et du ciel bleu se réfléchissant à l'intérieur des lunettes de soleil. Il ne pensait plus. S'abstenir de penser, s'empêcher d'être, vivre encore, mais en moins. Pour la respiration, pour l'odeur de la poussière de terre rouge, pour ce coin de soleil. Mais il devrait fatalement rentrer. Dehors, on l'accosterait ; il faudrait parler, considérer les gens, les fesses, les poitrines des femmes...

Le policier arrête de lire. Debout, penché devant un ordinateur, il fixe ses collègues. Ils l'avaient écouté béatement depuis bientôt un quart d'heure, sans donner l'impression de comprendre quoi que ce soit. Le policier prend place sur un fauteuil, constate qu'il a le même modèle chez lui. Depuis que sa femme l'a quitté, ou depuis qu'il l'a quittée, il aime s'y asseoir pour lire, ou rêvasser à ce qu'il pourrait lui-même écrire. Il reprend la lecture du texte sur l'écran.

Pasquin se dit que la mort de Lisa est impossible. Ce jeu ne pouvait en être un s'il se terminait ainsi. Elle l'a abandonné, a disparu, elle est morte, c'est tout. Le couteau. Si longtemps objet de caresses. Miroir. Découpe. Il regarda sa montre. Quarante-cinq minutes

s'étaient écoulées. Il n'avait pas beaucoup réfléchi. Satisfait, il fit demi-tour, retourna au motel, certain de ne plus y trouver la femme de chambre. On le respectait. Une demi-heure de ménage à partir de neuf heures, voilà ce qu'il avait ordonné. Il exigeait qu'elle ne mette plus de produit parfumé ; dès qu'il rentrait de la promenade, cette odeur l'incommodait, il devait ouvrir les fenêtres un moment pour s'en débarrasser, et il faisait alors plus chaud, la poussière entraînait dans la chambre, le bruit, les gaz d'échappement des centaines de camions qui passaient sur cette route. La serveuse suivait aussi les instructions. Elle était seulement un peu plus curieuse que les autres. Pasquin pensa que ce n'était pas sorcier de ne plus baiser. Pour le corps, pas pour l'esprit. Non, il avait promis. Lisa n'apprécierait pas, sa Lisa morte d'amour. C'est ce qu'elle avait voulu. Avec la lame s'offrant aux caresses. La dernière était belle, bien qu'écourtée. Et puis cette course en voiture. Lisa à l'arrière, magnifique, habillée de blanc, les lèvres entrouvertes. Pour y placer les siennes, pour qu'ils s'embrassent encore, au-delà de la mort. Pasquin avait acheté une arme. C'était facile, il était aux États-Unis. Sans idée préconçue, il ne le jurerait pas, au cas où, il

pourrait réagir, sauver la face. Ce petit revolver noir l’effrayait en l’amusant un peu comme s’il était lui-même le personnage d’un film, américain bien sûr, et qu’il attendait le déroulement de l’intrigue. Si l’on voyait le revolver à l’écran, il allait être utilisé. Pasquin se dit que tout ça était une vaste blague. Il s’en donnerait la preuve en se tapant la serveuse. *Lunch it is ready!* Où avait-elle appris à parler un tel anglais ? Elle prononçait *louncheu*, persistait à détacher *it* de *is*, roulait le *r* de *ready*. Ça, il aimait. Elle en roulerait des *r*, plus qu’elle pourrait en dire. Il se mit à mijoter des plans dans la tête. Pour baiser la serveuse, pour refuser que Lisa l’ait quitté, ait disparu ou soit morte. Pour nier l’évidence. S’il la sautait, il lui serait impossible de rester ici, dans ce motel où il a ses habitudes. C’était inconcevable. Pourquoi avait-il gardé le couteau, le couteau du sorcier ? Lisa et lui, en voyage en Afrique, fascinés par les scarifications rituelles auxquelles ils attachaient des valeurs différentes des autochtones. *Come in!*

Pasquin avait dit à la serveuse d’entrer. Les mots étaient partis tout seuls. Il les avait presque criés, et s’étonna des conséquences. La serveuse ouvrit la porte alors qu’il lui a toujours interdit de le faire. La lumière.

C'est ce qu'il remarqua d'abord. Elle pénétra dans la chambre, découpée à la manière du faisceau d'un projecteur. Le plateau brillait comme du métal. Il devina la poitrine, muselée dans un chemisier blanc. Il lui demanda de fermer la porte. La lampe de chevet éclairait seule la chambre. Pasquin vit la courte jupe noire. Encore aveuglé par la lumière du jour, il vit une forme sombre s'imposer dans la pièce. Puis, la forme s'éclaircit à mesure qu'elle s'approchait de lui. La serveuse posa le plateau sur la petite table, lui dit gentiment que ça allait refroidir. Il lui ordonna de se taire. Sèchement. Je voudrais vous dire que je ferai l'amour avec vous si vous le souhaitez, bien que ce soit impossible, je suis déjà mort. Il prononça cette phrase en anglais, lentement, en articulant. La serveuse le dévisageait avec aplomb. Elle lui aurait bien répondu qu'elle n'avait pas envie de lui, que son fiancé l'attendait en ville, mais elle trouva ridicule de le lui dire. Puis, elle buta sur les derniers mots de cet homme bizarre : *je suis déjà mort*. Depuis trois mois qu'il était dans cette chambre, elle avait accepté sans broncher ses caprices. Le gérant, qui pensait à un autre paquet de dollars, lui avait recommandé de la tolérance, de la discrétion. C'était un écrivain, il travaillait...

Le policier s'arrête à nouveau de lire. Ses deux collègues le regardent, la bouche entrouverte. Ils se disent qu'il lit mal, d'un ton monotone, sans y mettre d'émotion. D'ailleurs, il a une voix de fausset insupportable. Mais c'est le chef. Les trois policiers sont entrés dans l'appartement du rez-de-chaussée par une fenêtre côté cour, alertés par le voisin du dessus étonné que de la musique joue bruyamment, jour et nuit. Ce n'est pas le genre de mon locataire, a fait remarquer le voisin. Sur le lit de la chambre, ils ont trouvé le corps d'un homme, nu sur le dos, les yeux clos comme s'il dormait. À la vue d'une bouteille d'eau presque vide sur la table de chevet et de médicaments, le policier hocha la tête. Un ordinateur portable se trouvait à côté de lui sur le lit. Le policier a pris l'ordinateur, s'est assis dans un fauteuil, a relevé l'écran et a découvert le texte qu'il vient de lire à ses collègues. On sonne. C'est le voisin, un vieux monsieur qui marche lentement. Le policier l'entraîne dans une autre pièce de l'appartement. Sur trois murs de ce qui doit faire office de bureau, des étagères remplies de livres s'imposent. Grand lecteur, il apprécie les quelques titres rapidement repérés : *Au-dessous du volcan*, *Les Liaisons dangereuses*, *Le Grand Meaulnes*,

L'amour au temps du choléra, 37° 2 le matin, Les Palmiers sauvages, Le Diable au corps.

Le policier s'assoit à une table de travail face à un large écran où plusieurs pages Internet sont ouvertes. La musique provient d'une station qui diffuse des chansons sud-américaines en continu. Il baisse le son de l'amplificateur relié à l'ordinateur, regarde les autres onglets. Le suivant est un plan de ville en 3D axé sur le Motel 6 de Rancho Mirage en Californie. Dézoomant, le policier constate que la ville est proche de Palm Springs dont il connaît le nom. La photo satellite montre aux alentours des montagnes de roches brunes, désertiques, où seuls les sommets semblent boisés, et, à en bas à droite, vers le Mexique, un lac, le Salton Sea. Le troisième onglet est à nouveau une carte en 3 D ; cette fois, il s'agit d'une vue de Montréal. La carte est centrée sur les berges du fleuve Saint-Laurent. Des images d'armes de poing s'affichent sur le dernier onglet. Le voisin est toujours silencieux. Quelle était la profession de cet homme, il était écrivain ? demande le policier. Le vieux esquisse un sourire : Oh non ! c'est un employé de la bibliothèque municipale. On était un peu collègues,

j'ai longtemps travaillé au musée des beaux-arts. D'autres questions sont posées, d'autres réponses données qui toutes mettent en évidence la simplicité et la routine de la vie du défunt. Il n'était pas marié, on ne lui connaissait aucun ami ni d'amie non plus ; de femme, veut dire le voisin, personne ne semblait lui rendre visite. Le vieux lui louait l'appartement depuis plus de vingt ans. Le policier remercie le voisin. Le légiste ne doit plus tarder. En attendant, il fait un tour dans le reste du logement, et, sur un des murs de la salle à manger, accroché à une ficelle, il aperçoit le manche d'un couteau exotique dans un fourreau de cuir. Il entend un de ses subordonnés qu'il n'avait pas vu entrer lui demander : Alors, il a tué sa femme avec ? Et le revolver, à quoi il a servi finalement ? Étonné, le chef répond : Quelle femme ? Ah oui ! Je ne sais pas. Il faudrait finir de lire l'histoire.

2010-2020